

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 11 (1943)
Heft: 12

Artikel: La Visite au Presbytère : prologue de Jocelyn
Autor: Lamartine, A. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569124>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Visite au Presbytère

(Prologue de Jocelyn)

de A. de Lamartine

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau; je vins au presbytère,
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,
Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit;
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son coeur me parler d'un serrement de main:
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le coeur et lui rend témoignage.

Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laisait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise,
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise;
Puis, regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir;
Car c'était l'heure sainte où libre et solitaire,
Au rayon du couchant, il lisait son bréviaire;
Et plus surpris encor de ne pas voir monter
Du toit, où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau, courut sur tout mon coeur,
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.
Mon oeil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger;

Mais, dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger!
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse,

Sur le bord de la route; et dans le sol qu'il creuse
 Le soc penché dormait à moitié du sillon;
 On n'entendait au loin que le cri du grillon,
 Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
 Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
 J'arrive et frappe en vain: le gardien du foyer,
 Son chien même à mes cris ne vient pas aboyer;
 Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
 Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide.
 Vide? Hélas! mon Dieu, non; au pied de l'escalier
 Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
 Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
 Une figure noire était dans l'ombre assise,
 Immobile, le front sur ses genoux couché,
 Et dans son tablier le visage caché.
 Elle ne proférait ni plainte ni murmure;
 Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
 Un mouvement léger, convulsif, continu,
 Trahissait le sanglot dans son sein retenu;
 Je devinai la mort à ce muet emblème :
 La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
 „Marthe! dis-je, est-il vrai?...“ Se levant à ma voix,
 Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts:
 „Trop vrai! Montez, monsieur; on peut le voir encore,
 On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore;
 Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix,
 Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
 Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure:
 „Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
 „Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
 „Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien.“
 Son bien! n'en point garder était toute sa gloire;
 Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
 Le peu qui lui restait a passé sou par sou
 En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
 Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
 Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie;
 Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
 Qu'il a gagné la mort.“ — „Oui, lui dis-je, et le ciel!“
 Et je montai. La chambre était déserte et sombre;
 Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
 Et mêlaient sur son front les funèbres reflets
 Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
 Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
 L'immortelle espérance et la nuit de la vie.
 Son visage était calme et doux à regarder;

Ses traits pacifiés semblaient encor garder
 La douce impression d'extases commencées;
 Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées;
 Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
 Dans son divin sourire était visible encor.
 Un drap blanc recouvert de sa soutane noire
 Paraît son lit de mort; un crucifix d'ivoire
 Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
 Comme un ami qui dort sur le sein d'un ami;
 Et, couché sous les pieds du maître qu'il regarde,
 Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
 Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
 Écoute si son souffle allait le réveiller.
 Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
 Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite
 Ma main avec respect le secoua trois fois,
 En traçant sur le corps le signe de la croix;
 Puis je baisai les pieds et les mains. Le visage
 De l'immortalité portait déjà l'image,
 Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
 Mon oeil respectueux ne voyait qu'un élu.
 Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
 Je m'assis pour pleurer près des chères reliques;
 Et, priant et chantant et pleurant tour à tour,
 Je consumai la nuit et vis poindre le jour.
 Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
 Dans la terre des morts nous couchâmes la bière;
 Chacun des villageois jeta sur le cercueil
 Un peu de terre sainte en signe de son deuil;
 Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe
 S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe:
 Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
 De la foule muette un sourd sanglot sortit.
 Quand ce fut à mon tour: „O saint ami, lui dis-je.
 Dors! ce n'est pas mon coeur, c'est mon oeil qui s'afflige.
 En vain je vais fermer la couche où te voilà,
 Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
 Il est où ses vertus ont allumé leur flamme!
 Il est où ses soupirs ont devancé son âme!“
 Je dis; et tout le soir, attristant ces déserts,
 Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs;
 Et, mêlant à ses glas des aboiments funèbres,
 Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.